

Le bal sur la neige dura jusqu'à cinq heures du matin ; et à ce moment-là, elles n'étaient plus si hautaines ni si fières, les trois filles du major ; elles étaient au contraire si bien apprivoisées qu'elles ne détournaient même plus la tête pour esquiver un baiser.

Les étudiants les accompagnèrent jusqu'à leur porte. On se quitta les meilleurs amis du monde. Mais ce qu'il y a de plus drôle, c'est que les filles de Mme von A... ont toutes trois épousé plus tard des étudiants qui se trouvaient au nombre de ceux qui les avaient fait danser sur la neige, par cette froide nuit.

VICTOR TISSOT

UN CONTE AUX ENFANTS



RAUL était un gros lourdaud de seize ans, laid comme un monstre, qui n'avait jamais voulu écouter sa mère, bien pauvre, et s'était retiré au presbytère un peu malgré la ménagère, un peu malgré le curé qui décidèrent, cependant, de tirer le meilleur parti possible de son importune présence.

— Tu es capable de travailler, Paul, lui dit, un matin, le vieux prêtre, je pense que tu es assez gros, assez gras, et il est toujours bon de gagner sa nourriture. Attelle mon cheval à la grande charrette, et va chercher un "voyage" de foin.

— Apporte moi pour deux cents d'aiguilles de chez le marchand, ajouta la maîtresse de maison.

Paul partit donc et ne revint que juste pour prendre son dîner qu'il flairait d'avance. Il avait si mal chargé sa voiture que, le derrière l'emportait sur le devant, elle faisait basculer, et le bout du travail dépassait les oreilles du cheval.

Le curé se mit à rire à grosses larmes.

— Va mettre ce foin dans le grenier de la grange, à droite.

— Et mes aiguilles ? demanda Mlle Françoise.

— J'n'ai eu huit, y sont sorties du papier, et j'les ai plantées dans le foin.

— Gros benêt, dit elle, cherche-les puisque tu as été assez fou pour faire une bêtise pareille.

Elle les chercha avec lui, M. le curé les aida.... Impossible de les trouver, comme de raison.

— Tu sauras une autre fois qu'on ne met pas les aiguilles dans le foin, mais qu'on les pique à la basque de son surtout.

— C'est bon, mamzelle, c'est bon !... Ah ! que j'ai une faim du guabe, m'sieur le curé.

— Bien ! viens manger, Paul, tu as toujours gagné quelque chose.

— Après le dîner, dit la ménagère, il faut que tu ailles acheter des fiches pour l'ouvrier qui travaille à la remise.

Après s'être bourré autant qu'il put, mon gros Paul, avec l'argent, s'en alla lentement chez le marchand de fer. Sans faire envelopper ses fiches, il paya, sortit et commença, en marchant, à les passer à travers ses revers de blouse, qu'il déchira tous.

— Eh ! monsieur le curé, cria Françoise, en levant les bras de découragement, avez-vous déjà pu voir une chose pareille ? Il a bien planté ces grands clous dans son vêtement.

— Me l'aviez-vous ty pas dit ?

— Je t'avais dit cela pour les aiguilles, archifou. Tu aurais dû faire faire un paquet attaché pour le mettre dans ta poche.

— C'est bon, mamzelle, c'est bon !

— Mes deux mères-dindes sont allées dans le champ du voisin. Va et ramène-les, tu dois être capable de faire cela.

Il partit plus vite que de coutume, fier, espérant bien remplir sa commission. Il saute par-dessus la clôture, attrape les dindes, leur plie le cou, les ficelle étroitement, et trouvant ses paquets assez jolis, les fourre dans ses poches.

— Bien ! où sont mes dindes, Paul ? Je me suis donc trompée.

— Que non, mamzelle ! dit Paul, en les sortant de

leur prison, les v'là ! et il les lança sur le trottoir, à moitié mortes.

— Ah ! archibénêt ! ah ! mes pauvres volailles ! s'écria la ménagère, en les déliant et en leur jetant de l'eau froide sur la tête pour les faire revenir.

— Me l'aviez-vous ty pas dit ?

— Vilain lourdaud ! tu devais bien savoir pour tant que cela n'a pas de bon sens, tu devais bien savoir qu'on les prend par les pattes.

— C'est bon, mamzelle, c'est bon !

— Que tu comprends donc peu, soupira le curé ! Va, cette fois-ci, chez le menuisier qui a réparé ma table et apporte-la, j'en ai besoin tout de suite.

Paul alla donc encore, pas mal fatigué de faire les commissions et d'être si mal reçu. Il prit la table par les pattes, mais il n'avait pas quatre mains, il chercha, en conséquence, à réunir les quatre pieds dans ses deux mains ! La pauvre table craqua, se délabra et quand il la présenta à son maître, elle était plus brisée qu'avant son départ.

Le curé se fâcha tout rouge.

— Me l'aviez-vous ty pas dit ?

— Tu sais bien que cela se porte sur la tête.

— C'est bon, m'sieur le curé, c'est bon !

— Tu n'es propre qu'à garder les pourceaux. Reporte-la, il le faut ! En revenant, tu m'amèneras le beau cochonnet que j'ai acheté de mon troisième voisin....

Paul arriva avec le petit cochon sur la tête en guise de chapeau, fort grognard, et rentra tout droit au bureau du curé.

— Mais quand finiras-tu de nous en faire ?... Est-ce possible de supposer tant de bêtises chez un mortel ?... Vice dehors ! et renferme cet animal dans l'étable.

— Me l'aviez-vous ty pas dit ?

— Apprends donc qu'il faut conduire ces animaux avec un bâton.

— C'est bon, m'sieur le curé, c'est bon !

— Tout ce qu'on t'a appris cet après-midi te portera profit, j'espère, et t'éclaircira l'intelligence, lui dit la ménagère, vers le soir. J'ai engagé une jeune fille, chez un nommé B..., à un mille d'ici ; il faut que tu ailles au-devant d'elle : tu porteras sa valise.

— Encore une commission, murmura tout bas Paul, je n'en finirai ty pas, je n'en ferai ty pas une au parfait. Allons-y donc....

— Qu'est-ce s'écrièrent à la fois le curé et Françoise, qui prenaient ensemble leur souper dans la salle à manger. Est-ce encore une finesse de notre phénix que tout ce vacarme épouvantable ?

Bientôt, une jeune fille, tout essoufflée, tout en pleurs, fit irruption dans l'appartement, poursuivie par le commissionnaire qui entra à la vive course, le bâton levé.

Tout s'expliqua.

Me l'aviez-vous ty pas dit ? répéta le mauvais gaillard après les justes semonces qu'il reçut.

— Tu nous as causé assez de dommage, et fait assez de de tintouin aujourd'hui conclut, le bon prêtre, en s'efforçant de ne pas rire. Soupe, prends cette pièce et va-t'en. C'est fini, méchant garnement, retire toi de la maison, va à la quête si tu ne peux faire autre chose.

— Apprends par là, malheureux, que la pire des bêtises c'est de manquer de galanterie envers la femme, ajouta Françoise.

— C'est bon, mamzelle, c'est bon !...

Augustin Tellis.

LA VIE DES CHAMPS

Il y a un travers général qui devient un péril pour la société : c'est cette tendance irréflectée des gens de la campagne à désertir les champs pour la ville.

Nous désirons les prémunir contre cet engouement funeste. Si la culture de la terre est pénible ; si l'existence du village semble moins belle que celle de la ville, elle a aussi ses avantages et ses agréments.

A la campagne, il n'y a ni gêne, ni contrainte : la nourriture y est frugale et abondante, mais simple ; la santé y est florissante ; on se connaît tous ; on s'intéresse les uns aux autres ; on échange des services ; les fêtes et les amusements sont rustiques mais empreints d'une franche gaieté. On n'y gagne pas de grosses sommes mais on dépense peu, on y fait des économies.

A la ville, au contraire, le bien-être est plus apparent que réel, car le luxe éblouissant qu'on y coudoie n'est pas à la portée de l'ouvrier. Les dépenses y sont nécessairement plus élevées qu'à la campagne ; les chômages y sont fréquents ; l'ouvrage est parfois rare à cause de l'encombrement et de la concurrence ; la gêne et la misère en torturent un grand nombre. Quelques-uns, il est vrai, parviennent à la fortune ; mais ce sont des ouvriers exceptionnels, hors ligne. A côté d'eux combien n'y en a-t-il pas qui végètent dans l'indigence, abrutis par un travail incessant !

Les grandes villes attirent les ouvriers comme la chandelle attire les moucheron : qu'ils se délient de cette attraction....

AU MONDE DU SPORT

Nous rappelant que bon nombre de nos lecteurs ont des goûts prononcés pour le sport, et nous ont souvent complimentés de quelques communications qu'il nous est arrivé de leur faire sur ce sujet, nous ne voulons pas manquer de leur signaler, dans le genre, une "occasion exceptionnelle."

Cela consiste en une chance unique d'acquérir pour dix cents un magnifique instrument pour le sport des sports : la chasse, instrument d'une valeur de trente piastres. L'administration de notre vaillant petit confrère *La Croix* met au tirage, d'ici au 30 décembre courant, cette arme splendide qui lui a été offerte en cadeau par un de ses amis.

Les chances ne coûteront que dix centins l'une, trois pour vingt-cinq centins : treize pour une piastre.

Pour plus de détails, s'adresser à *La Croix*, 31, rue Saint-Gabriel.

SCIENCE RÉCRÉATIVE

LE COUP DE CANON



Prenez une bouteille à verre épais. Mettez y de l'eau jusqu'au tiers de sa hauteur. Muni d'avance, dans cette intention, de deux petits paquets, l'un de bicarbonate de soude et l'autre d'acide tartrique, versez le premier dans l'eau, où il ne tar-

dera pas à se dissoudre. Introduisez le contenu de l'autre dans une carte à jouer, roulez en forme de cylindre, dont vous boucherez une des extrémités avec un petit tampon de papier buvard. Suspendez votre cylindre, l'ouverture en haut, au bouchon de la bouteille au moyen d'un fil fixé à une épingle et mesuré de façon que le tube ne touche pas le liquide. Pour obtenir la détonation, placez la bouteille horizontalement sur deux crayons, ainsi que l'indique la figure. Le liquide pénétrera dans le cylindre et dissoudra l'acide tartrique, ce qui produira immédiatement un gaz acide carbonique, dont la force chassera le bouchon avec une explosion violente, mais nullement dangereuse.

Notre assortiment en livres de piété est des plus beaux et des plus variés. Dernières nouveautés en tous genres. Prix à la portée de tous. G.-A. et W. Dumont, 1826, rue Ste-Catherine.